

(les films)



D'emblée une scène inaugurale présente et contient, au sens de délimiter, ce que le film ne cessera de développer jusqu'au plus intense: porteur d'un passeport étranger, français en l'occurrence, un homme d'âge mûr revient après une très longue absence dans son pays, le Chili. Aux questions d'un jeune employé des douanes, l'homme oppose des réponses polies et un refus obstiné d'entrer dans les détails.

"Motif de votre départ ?"

Mais comment répondre, en faisant justice à la vérité, à une question aussi brutale, incorrecte jusque dans sa forme, et déplacée, mélange d'ignorance et de bêtise ?

Treinta años de Nicolás Lasnibat

Treinta años est une réponse différée et sensible, respectueuse et complexe à tous les douaniers et les honnêtes gens. Le film accompagne Jorge les deux jours que dure son périple dans la ville de Valparaíso, entre océan Pacifique, vieille tante sénile, homme de loi pressé, et médecin légiste. Choix judicieux que Valparaíso, ville côtière qui se dispute plus qu'elle ne se partage entre un étroit littoral et les hauteurs des pauvres. L'insistance sur les déplacements de Jorge, sa fatigue, son essoufflement le long de ces voies étroites tout en escaliers est une citation en creux du film *À Valparaíso...* de Joris Ivens et du très beau texte de Chris Marker. Elle éclaire l'histoire de la ville d'une approche politique et poétique, et confère à Jorge un passé putatif. Ce que confirme une courte séquence au détour d'une petite rue au moyen de quelques mesures d'un chant révolutionnaire échappés d'une fenêtre, d'une poignée de tracts envolés et surtout de l'apparition, fantômes d'un passé douloureux, de deux policiers l'obligeant à forcer son chemin vers les hauteurs, refuge de toujours.

Évanouis les fantômes, la peur reste, bien réelle, actuelle, et d'autres sentiments peut-être.

Mais il faut préserver ici le secret d'un film qui, jusqu'au bout, réserve au spectateur les inconnues d'une histoire singulière. Celle-ci révélée redonne au titre un nouveau sens, modifiant peut-être en puissance les trajectoires. Il faut ici saluer la sobriété d'une mise en scène qui laisse à la lumière, aux corps, au verbe, leur puissance d'évocation visuelle,